

Picasso, cet inconnu



Jacqueline en costume turc, 1955



Portrait de Paulo, fils de l'artiste



Jacqueline assise avec son chat

«Vous savez, moi, je n'aime pas tellement Picasso. J'aime mieux Bouguereau et Largillière. Eux, c'étaient des peintres. Picasso, c'est surtout un dessinateur. Il dessinait tellement qu'il en mettait partout, sur les nappes des restaurants, sur son drap, sur sa taie d'oreiller. Vous ne me croyez pas hein, mais c'est vrai.» Ainsi s'exprime en toute liberté un agent de sécurité surveillant l'entrée du garage au Musée des beaux-arts de Montréal. La porte secrète par où on entre quand on a le droit d'aller voir une exposition avant le public.



JOCELYNE LEPAGE

Tellement de gens sont passés par cette porte ce jour-là que le Musée a épuisé son lot de petites cartes à épingle permettant aux visiteurs spéciaux de circuler sans problèmes dans les lieux interdits. C'est le personnel des Relations publiques qui remplace les cartes, faisant constamment la navette entre l'administration, située derrière le Musée, et le garage, montant à l'étage pour présenter les intrus aux surveillants des salles, repartant vers l'administration, revenant avec d'autres visiteurs, visiblement épuisé du manège.

Dans les salles réservées aux 80 toiles de Picasso (82 œuvres au total en comptant le pigeon de son père et le dessin de la colombe), le réseau américain NBC, équipé d'un appareillage gigantesque, tourne depuis deux jours. Sur un banc, Louise d'Argencourt, conservatrice de l'exposition avec Pierre Théberge, accorde une entrevue à une journaliste étrangère. Debout sur une chaise placée près du *Paulo, fils de l'artiste, en Pierrot*, Alexandre Gaudieri, légèrement maquillé, se prête docilement aux caprices d'un photographe. Sous un parapluie. Le Musée en prend un air surréaliste. Jamais il n'a été aussi affairé, aussi mouvementé. Jamais les agents de sécurité n'ont eu l'air aussi perdu dans leurs souliers. La circulation interne est incontrôlable. A une semaine de l'ouverture officielle de l'exposition *Picasso, rencontré à Montréal*.

Chapitre II

Pendant ce temps-là, dans la maison de la chroniqueuse des arts plastiques du plus grand quotidien français d'Amérique, en plein cœur de Montréal, la longue table de la salle à dîner croule sous le poids d'anciens catalogues d'expositions Picasso, dont un en espagnol prêté par la galerie Treize, de livres savants, d'extraits de journaux et de revues, de photos, de feuilles de papier éparpillées, etc. La chroniqueuse voudrait mettre sa famille dans un tiroir, sa tante mourante, le Nicaragua, le dernier numéro d'*Actualité* et le lavage; ne plus manger, ne plus dormir, ne plus répondre au téléphone, pour tenter d'assimiler en un temps record tout ce qu'elle a toujours voulu savoir sur Picasso et n'a jamais osé demander.

En pleine crise boulimique picassienne, elle reste toujours sur son appétit. Elle voudrait être au moins trois pour attaquer Picasso cubistement, de face, de profil et par en arrière. Seule, elle n'arrive qu'à savoir une chose: combien elle est démunie pour aborder ce monstre sacré, cette force de la nature, cet homme telle-

ment célèbre qu'il appartient à tout le monde, à l'agent de sécurité tout autant qu'au collectionneur américain milliardaire, après avoir passé sa vie à n'appartenir qu'à lui-même. Ce peintre-aux-yeux-de-braise qui, douze ans après sa mort, fera se déplacer les Montréalais et les touristes comme pour une corrida. Cet homme dont le profil et la signature sont plus connus que les œuvres. Le Ramsès II de la peinture moderne. Un mythe. Un continent (ça, elle l'a lu quelque part).

Justement, elle n'a jamais été mythomane et se méfie des génies. Un truc, se dit-elle, pour en monter un au pinacle et oublier tous les autres, la rareté créant la surenchère, enrichissant les riches. D'autant plus que Picasso est resté communiste jusqu'à la fin de sa vie. Comment arrivait-il à concilier cette rouge idéologie au vert marchandage de l'art, se demande-t-elle? Et puis, elle est fascinée par la très grande célébrité de l'homme et la non moins grande difficulté de l'œuvre.

Chapitre III

Mais les faits sont là: Comme Ramsès II, une longévité exceptionnelle (Picasso est mort à l'âge de 92 ans); beaucoup de femmes dans sa vie rendues immortelles par ses œuvres et surtout, une production démentielle. On évalue en effet à 20000 le nombre d'œuvres laissées par Picasso à la postérité. Qui peut prétendre en avoir jamais fait le tour? Des peintures, dessins, gravures, sculptures, céramiques et la manie de pousser chaque médium à ses limites. Toute la peinture du XXème siècle, dit-on, est dominée par son œuvre, tellement diverse que chacune des époques picassiennes aurait pu nourrir l'œuvre entière d'un peintre différent.

Des œuvres réparties dans tous les musées du monde, au moins deux musées qui lui sont consacrés, à lui tout seul. C'est le peintre le plus photographié, probablement celui sur lequel on a fait le plus grand nombre de films, de son vivant, et on a le plus écrit. En 1977, on répertoriait quelque 1543 titres dans sa bibliographie.

A sa mort, écrivait René Viau dans *La Presse Plus* du 4 mai dernier, Picasso possédait dans

des coffres de banque et dans ses multiples ateliers qu'il ne déménageait jamais, quelque 2000 toiles, 7000 à 8000 dessins, 1800 estampes, 1355 sculptures, 2 800 céramiques, le tout évalué à 400 millions en 1977. On peut imaginer ce que peut valoir, en dollars américains, l'ensemble de l'œuvre picassienne.

Chapitre IV

Mais revenons à la chroniqueuse des arts plastiques. En réfléchissant sur le cubisme de Picasso, ça lui a fait penser quand elle était petite, dans sa famille ouvrière de l'est de Montréal. On connaissait Picasso. On en parlait avec des sourires de connivence parce que lui, il savait faire marcher les riches, mais on le trouvait fou comme «brac» et son violon «dingue».

Comme l'exposition *Picasso, rencontré à Montréal*, rassemble des œuvres tirées de la collection personnelle de Jacqueline Picasso, sa veuve, qui a consacré au célèbre peintre 23 années de sa vie, la chroniqueuse aurait aimé savoir ce que vaut cette collection depuis que l'Etat français, en guise de droits successoraux, l'a amputée, semble-t-il, du tiers. En choisissant, bien sûr, ce qu'il y a avait de mieux pour équiper le futur Musée Picasso qui devrait ouvrir en septembre, à Paris, dans un vieil hôtel du XVIIème siècle.

Elle n'aime pas, elle ne plus, la publicité trompeuse faite par le Musée des beaux-arts de Montréal pour vendre l'exposition. «...la plupart jamais montrées au

grand public», clame-t-on. Faux. Un grand nombre d'œuvres ont été exposées à différents moments dans des expositions à la galerie Louise Leiris, au Palais des papes à Avignon, à Paris et à Nîmes, en 1982 et 1984. Par contre, il s'agit d'une première américaine pour toutes les œuvres, sauf une. Une chose l'amuse cependant dans cette publicité. C'est qu'on y utilise la signature de Picasso, sur les panneaux le long des routes menant au Musée, dans les grandes bannières flottant devant l'édifice, sur les dépliant, etc. Or, cette signature n'apparaît que sur trois des 81 œuvres de Picasso au Musée.

Ca l'agace par ailleurs infiniment d'entendre tout le monde répéter que Picasso gardait surtout ses chefs-d'œuvre pour lui. Picasso gardait tout. On n'a qu'à lire *Vivre avec Picasso*, de Françoise Gilot (l'avant-dernière femme du peintre) pour s'en rendre compte. La chroniqueuse a bien peur qu'en s'attendant à ne voir que des chefs-d'œuvre picassiens à Montréal, le public ne soit déçu par l'exposition au MBA.

Par ailleurs, elle aurait préféré que le projet original du Musée soit maintenu, c'est-à-dire retrouver dans l'exposition des peintures, certes en moins grand nombre, mais aussi des sculptures, des gravures et des céramiques. D'abord parce que Molinari a dit que Picasso était un plus grand sculpteur qu'un peintre, mais surtout parce qu'on aurait eu une meilleure idée de la diversité picassienne.

Chapitre V

Parlons-en donc de l'exposition en la prenant pour ce qu'elle est: 80 tableaux de Picasso qui correspondent à 80 moments dans les séries de séries qu'il faisait, mais aussi à 80 moments de sa longue vie. Picasso n'a-t-il pas dit: «Je peins comme certains écrivains leur biographie»? La moitié des toiles donne une idée des différentes étapes de sa carrière, mais sur un mode mineur. Un seul petit nu pour la période bleue, rien pour la période rose, un portrait d'Olga surtout pour la période néo-classique, quelques tableaux cubistes mais pas des plus percutants, aucune œuvre non plus pour représenter l'engagement politique de Picasso, sauf le dessin de la colombe.

L'autre moitié, la plus importante, rassemble les œuvres réalisées depuis Jacqueline et jusqu'à la mort du peintre, en 1973.

Mais certains thèmes chers à Picasso s'y trouvent bien représentés: la femme (de préférence assise ou couchée), le couple dont la sexualité est exprimée dans toute sa crudité dans les tableaux des dernières années (les préférés de la chroniqueuse pour cette exposition), le mâle matador et le mousquetaire à la tête de Rembrandt, alias le pictador.



Femme nue peignant dans un fauteuil, 1965



Picasso et Jacqueline par Man Ray, 1956

Une exposition à caractère intime

Dès la première salle, le visiteur a une idée de ce qui l'attend. Devant lui, deux portraits, un de Picasso, l'autre de Jacqueline, réalisés les 3, 4 et 5 avril 1965, dans les mêmes teintes, marqués de traits rouges verticaux pour l'homme, ronds rouges pour la femme. Des tableaux qui dégagent une certaine sérénité. De chaque côté du couple, un pigeon conventionnel peint par le père de Picasso et la célèbre colombe de Picasso, symbole de la paix.

La matelote, une œuvre des années soixante dont la dédicace à l'endos est reproduite pour nous, dit ceci: «hommage à Jacqueline pour une matelote qui elle fit pour le déjeuner 3.12.60 et lui offrant avec ce cadeau rien qu'un peu de l'immense désir de lui plaire. Picasso». Ajoutons à cela un petit tableau que Picasso a peint à l'âge de 14 ans et nous savons. Cette exposition a effective-

ment un caractère intime, concerne beaucoup la vie privée de Pablo et Jacqueline. C'est comme si Jacqueline faisait voir à un ami des choses précieuses que lui a laissées son mari, précieuses non pas nécessairement par leurs qualités intrinsèques, mais parce qu'il les entoure et qu'elle est seule à savoir, une sorte de secret qu'elle partage avec nous. En ce sens-là, l'exposition est un privilège pour les Montréalais.

Dans la deuxième salle, on est frappé par la vigueur et la couleur des trois tableaux qui nous font face, scènes de taoumachie et matador, contrastant avec les autres pièces, presque toutes en noir et blanc ou ocre qui nous font voir surtout le travail de recherche de Picasso. C'est dans cette salle que la question des œuvres finies ou non finies se pose le plus. Mais il faut se rappeler que pour Picasso, «en finissant une œuvre, vous la tuez». Signalons

que la présentation des œuvres ne tient pas nécessairement compte de l'ordre chronologique, chaque salle tournant plutôt autour de thèmes.

Dans la pièce centrale où le portrait tendre et bleu de Jacqueline au chat domine, sont regroupés des portraits de toutes ces femmes assises chères à Picasso. Il en est de doux et de cruels, d'intellectuels et de caricaturaux, de cyniques et d'angoissés. Devant cette galerie impressionnante de têtes de femmes, on se demande ce qu'avait Picasso à tant s'acharner sur elles, que voulait-il donc s'approprier, ce matador-pictador à l'épée-pinceau acérée?

La réponse est peut-être dans la quatrième salle où sont rassemblées des œuvres des dernières années. C'est la salle du mousquetaire-peintre voyeur, la salle du couple que domine *L'étreinte*. Un Picasso octogé-

nnaire qui a l'air de concentrer toutes les réserves d'énergie qui lui restent pour «dire» le plus facilement possible, sans souci du public, tout ce qu'il lui reste à dire. Curieusement, et là encore Picasso fera peut-être figure de précurseur, les œuvres des dernières années de Pablo Picasso ne sont pas sans faire penser aux envolées expressionnistes de certains jeunes peintres d'aujourd'hui.

Enfin, dans la dernière salle, c'est le calme. Une sorte de repos qui s'impose devant la réunion de toiles cubistes, réfléchies, construites, formelles. La salle préférée de certains visiteurs. Le Picasso intellectuel. Deux toiles par contre font une percée dans un autre univers picassien, tendre celui-là, presque «pastel», un petit paysage et le portrait de Paulo, fils de l'artiste, en Pierrot.

Mais où est passé Arlequin? J.L.